

coups précipités sous la soie de son élégant vêtement.

Les brigands, voyant qu'on n'obéissait pas, firent pleuvoir sur la maison une grêle de balles ; ils visaient principalement les fenêtres ; mais les projectiles s'amortissaient dans les matelas qui les défendaient ; l'un d'eux cependant traversa un carreau et vint tomber dans la pièce où tout le monde était réuni.

Les servantes poussèrent des cris, et Ankin cacha avec épouvante sa tête sur l'épaule de sa grand'mère.

— Allah ! Allah ! Allah ! gémit le vieux musulman.

— Que Dieu nous protège, implora Anoum-effendi en joignant les mains.

De nouveau, la fusillade crépita, et les chocs reçus par la porte étaient si violents que tout le bâtiment était ébranlé ; néanmoins, rien ne pouvait faire céder le bois solide renforcé de barres de fer.

— Encore une fois, voulez-vous ouvrir ? crièrent les voix impérieuses.

Bien entendu, les assiégés ne répondirent pas.

Soudain, le vacarme cessa, la fusillade s'arrêta. On n'entendit plus en bas qu'un murmure de voix mêlé de ricanements.

Tous les assistants se regardèrent avec anxiété.

Est-ce que les Kurdes, fatigués de cette longue résistance, abandonneraient la partie ?

Quelques minutes s'écoulèrent encore dans un silence angoissant. On entendait les bandits aller et venir autour de l'habitation, qui était très vaste et possédait deux ailes, faisant retour sur une cour intérieure.

Bientôt des cris injurieux retentirent de nouveau, accompagnés d'éclats de rire sardoniques ; il y eut une dernière salve tirée, et la troupe s'éloigna au pas de course.

— Ils s'en vont ! ils s'en vont ! crièrent Sara et sa compagne.

— Ils s'en vont ! répéta Ankin en sautant de joie. Oh ! grand'mère, nous sommes sauvées !

Mais, à ce moment le vieux serviteur, qui avait ouvert une des fenêtres et s'était penché au dehors pour s'assurer du départ des Kurdes, poussa une exclamation d'épouvante.

— Ah ! les bandits ! ils ont mis le feu à la maison. Sauve qui peut !

— Sauve qui peut ! hurlèrent à leur tour les servantes.

Et tous trois, fous de terreur, abandonnant Ankin et la paralytique, se précipitèrent dans l'escalier, gagnèrent le rez-de-chaussée, en aglantèrent leurs mains à la porte pour l'ouvrir plus vite, et s'enfuirent de la maison dont la partie inférieure commençait à s'emplir d'une fumée épaisse et noire.

— Le feu, répéta avec angoisse Anoum-effendi ; Ankin, ma chérie, sauve-toi bien vite aussi. Tu as encore le temps.

— Pas sans vous, grand'mère, répondit la fillette ; je vous en conjure, essayez de marcher, je vous soutiendrai.

La malade s'accrochant des deux mains aux épaules de l'enfant, se souleva dans un suprême effort ; mais ses jambes ne purent la soutenir et elle retomba sur son siège.

— C'est impossible, soupira-t-elle ; je ne puis faire un pas ; il faut accepter la volonté de Dieu ; mais toi, mon enfant chérie, je ne veux pas te voir mourir à mes côtés de cette mort atroce : fuis, je t'en conjure ; fuis au plus vite.

— Je ne vous quitterai pas, grand'mère, quoi qu'il arrive, répondit Ankin avec fermeté.

— Eh bien ! j'essairai encore, reprit l'infirmière.

De nouveau elle se dressa, et commandant à ses nerfs, à ses muscles, à tout son corps, elle parvint à se tenir debout et fit même deux ou trois pas dans la chambre en s'appuyant aux meubles. Transportée, Ankin poussa un cri de joie, qui se changea bientôt en un cri de terreur : sa grand'mère venait de s'abattre lourdement sur le sol, où elle demeura sans vie. Elle avait été frappée par une attaque d'apoplexie foudroyante.

Ankin se jeta sur elle les bras ouverts, l'appelant, la couvrant de baisers, ne voulant pas la croire morte. Après tout, peut-être n'était-elle qu'évanouie. Il fallait la soigner, la sauver.

La petite courut sur l'escalier. Il commençait à flamber par en bas.

Alors elle monta, quatre à quatre, au grenier, ouvrit la trappe et, sautant sur le toit, se mit à appeler au secours de toute la force de ses poumons.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis, de la trappe d'une maison voisine, surgit une tête dont la vue arracha un cri d'effroi à la pauvre Ankin, car cette tête était couverte du haut bonnet poilu que portent les Kurdes, et c'était également la robe des Kurdes qui recouvrait le corps auquel appartenait la tête.

Ce corps, mince et élancé, était celui d'un tout jeune homme de quinze à seize ans, fort lesté d'ailleurs, car, prenant sa course, il eut, en quelques bonds, traversé sa terrasse, et, sautant de toit en toit, fut bientôt sur celui d'Ankin, qui se jeta à ses genoux, livide de peur :

— Ne me tuez-pas, implora-t-elle.

L'arrivant se mit à rire.

— Pauvre petite, dit-il, n'aie pas peur. Je suis Arménien comme toi, mais je me suis déguisé en Kurde pour n'être pas massacré. Je me suis réfugié dans une maison vide dont tous les habitants ont été tués, et j'attends la